

Juliette Gréco fête ses 85 ans

## Icône un jour, icône toujours

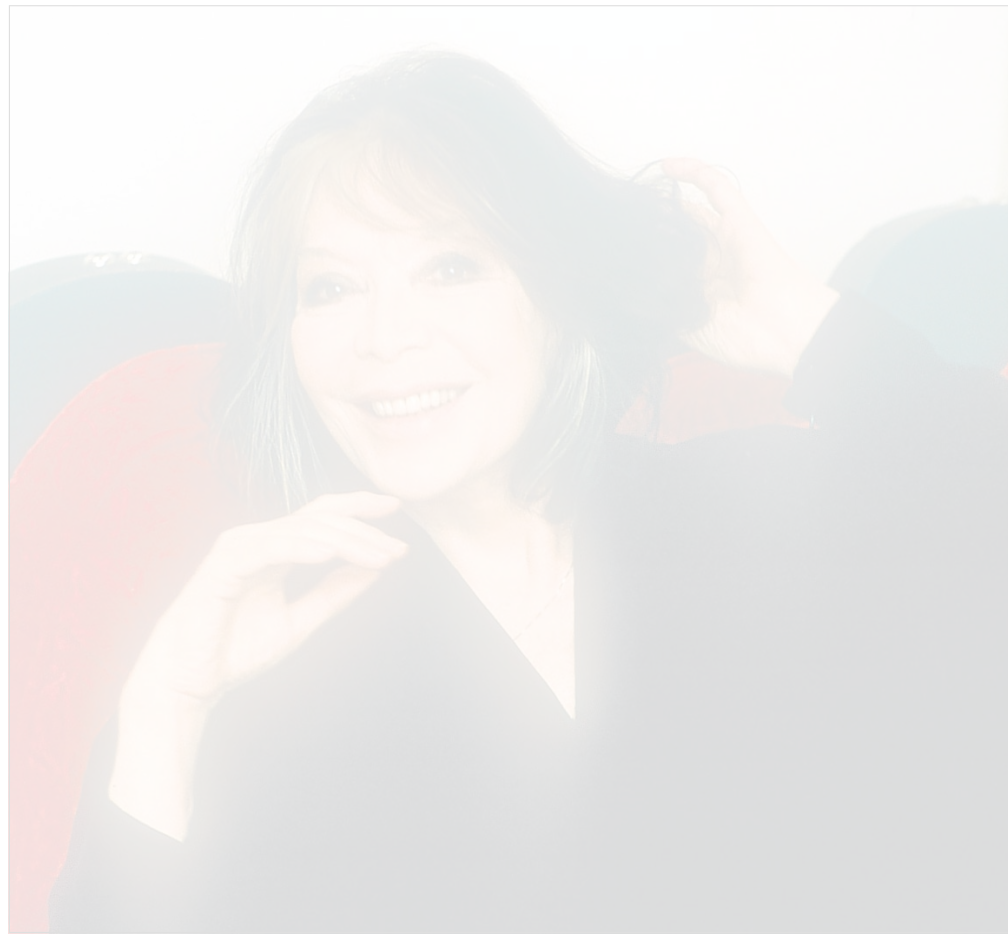
La chanteuse continue d'inspirer les auteurs

PAR MARIE-LAURE ROLLAND

La Grécomania bat son plein alors que la chanteuse française, toujours bon pied bon oeil, fête aujourd'hui ses 85 printemps. Sortie d'un nouveau disque («Ça se traverse et c'est beau...») et d'une autobiographie («Je suis faite comme cela»), documentaire sur la chaîne de télévision Arte, concerts au théâtre du Châtelet à Paris, articles dans la presse... Juliette Gréco tient toujours le haut de l'affiche, icône vaillante de Saint-Germain-des-Prés qui, après avoir inspiré les Queneau, Sartre, Prévert ou Gainsbourg, suscite la même ferveur auprès de la jeune génération d'écrivains, d'Amélie Nothomb à Marie Nimier en passant par Miossec ou François Morel.

Le public luxembourgeois qui était à la Philharmonie le 28 avril 2007 n'a pas oublié cette soirée mémorable. Juliette Gréco se produisait pour la première fois sur cette scène pour présenter son nouvel opus, «Letemps d'une chanson», réalisé alors qu'elle s'apprêtait à fêter ses 80 ans. Près de deux heures de spectacle sans entracte offert par une «Jolie Môme» stupéfiante de vitalité et de magnétisme dans son incontournable robe noire. Sa voix grave et sensuelle, précise et délicate mais aussi capable de déchaînements tonitruants, toujours sur le fil du rasoir du chanter-parler, n'avait pas pris une ride. Elle nous confiait alors, dans une interview, ce qui lui donnait cette énergie: «Ma drogue à moi, c'est le public. Je ne sais pas si je pourrai un jour me passer de ce contact-là».

Et de fait, cinq ans plus tard, la voilà qui remonte sur les planches, suscitant un engouement intact au-



Juliette Gréco: une femme libre qui ne mâche pas ses mots. (PHOTO: DAN RODER)

près d'un public qui a su se renouveler au fil du temps. Comment Juliette Gréco est-elle parvenue à maintenir son statut d'icône sur une scène culturelle française qui en a rejeté tant d'autres sur les bas-côtés, quand ceux-ci n'ont pas eux-mêmes tiré leur révérence? Un peu de culot, un indéniable charme, des convictions, la chance aussi, et beaucoup de travail. C'est tout cela qui forge une stature.

### La vie de bohème

Si Gréco fait toujours rêver aujourd'hui, c'est sans doute parce qu'elle incarne le Paris effervescent de l'après-guerre, lorsqu'après les années de plomb soudain chacun a voulu rattraper le temps perdu. Elle a 18 ans à la libération, en 1945. La

jeune fille, qui a pris quelques cours de théâtre et décroché des petits rôles à la Comédie française, va se plonger dans la vie de bohème de Saint-Germain-des-Prés. Dans les cafés, les clubs de jazz ou les cabarets, son teint pâle et ses yeux charbonneux alliés à une allure farouche et révoltée ne passent pas inaperçus. Elle qui n'a pas fait d'études, la voilà qui fréquente Jean-Paul Sartre et Albert Camus. Au Tabou, un club de la rue Dauphine qui ouvre en 1947, elle croise Boris Vian, Jean Cocteau ou le trompettiste Miles Davis. Et dès 1949, elle se laisse convaincre de se lancer dans la chanson, soutenue par les écrivains ou poètes qui lui écrivent des textes, sur des musiques qui sont souvent signées de Joseph Kosma.

Raymond Queneau lui donne «Si tu t'imagines», Jacques Prévert «Les feuilles mortes» et surtout «Je suis comme je suis», titre de son premier album sorti en 1951 qui la lance sur la scène nationale française, mais aussi à l'international.

En soixante-cinq ans de carrière, le parcours de Juliette Gréco a naturellement connu des hauts et des bas. Après une intense activité cinématographique dans les années 50 (elle va tourner aux Etats-Unis avec Henri King, John Huston et Orson Welles) puis musicale dans les années 60 (Léo Ferré lui écrit «Jolie Môme» en 1961, Gainsbourg signe «La Javanaise» en 1963, elle chante «Déshabillez-moi» en 1968), son rythme ralentit dans les années 70. Elle fait son grand retour en 1983 avec la sortie de «Gréco 83», où sont réunis des textes de Pierre Seghers, Jean Ferrat ou encore Boris Vian, souvent sur des musiques de celui qui deviendra son troisième mari (après les comédiens Philippe Lemaire et Michel Piccoli), le pianiste et ancien collaborateur de Jacques Brel, Gérard Jouannet.

Depuis, Gréco n'a plus quitté la scène, chantant, jusqu'à peu, la langue française dans une dizaine de pays par an. Des textes poétiques, souvent engagés, drôles aussi, prônant la liberté et la justice, l'amour, la vie. Et la scène ne l'a pas lâchée, les écrivains se pressant toujours auprès de l'icône de Saint-Germain-des-Prés pour recevoir l'onction de celle qui a fréquenté les mythes. «La musique est le plus beau véhicule de l'écriture. Cela descend dans la rue et entre partout dans les maisons, la musique. Si je peux contribuer à porter cette parole, c'est magique», nous confiait-elle il y a cinq ans. Une vie au service des mots, qui le lui ont bien rendu.

## «Stabat mater dolorosa»

RMVA: tonalité émotionnelle prégnante sur les hauteurs de Fischbach

PAR PIERRE GERGES

La formation munichoise «L'arpa festante», la soprano Heike Heilmann et le contreténor Franz Vitzthum furent les acteurs d'une élévation spirituelle, à la fois religieuse et respectueuse de l'idiome et de la sensibilité baroques.

La très forte suggestivité de la mère affligée sous la croix connut une heureuse mise en perspective en faisant précéder l'œuvre culte de Pergolèse de la vision plus archaïque de Giovanni Felice Sances, mettant en valeur ainsi l'apport expressif des techniques relevant de l'opéra seria dans une œuvre religieuse. Il est clair que, pour nos oreilles modernes, une telle mise en abyme tourne rarement à l'avantage des mélismes dépouillés de l'Ars Antiqua. Aussi est-ce au niveau de l'expression des sentiments que le Stabat Mater de Pergolesi pose des difficultés d'interprétation majeures: un vibrato trop soutenu ou un dolorisme trop extraverti et on bascule dans l'opéra; à l'inverse, un excès de détachement dans l'affect ou d'austérité dans les couleurs prive l'œuvre de la puissance émo-



Une élévation spirituelle à la fois religieuse et respectueuse de l'idiome et de la sensibilité baroques. (PHOTO: RMVA)

tionnelle qu'on est en droit d'attendre de l'esthétique napolitaine. En ce sens, la voix noble et jeune de Heike Heilmann permettait une vraie progression dramatique. Le falsettiste Franz Vitzthum s'imposa une retenue intense pour placer sa voix d'alto au diapason de la soprano, s'obligeant à en reproduire la blancheur suivie de la même imperceptible animation dans les notes tenues.

Cela dit, le fait de confier la voix d'alto à un homme, bien que fréquent, ne va pas sans une incompati-

bilité de fond: on peut sans doute demander à une voix masculine de se hisser dans la tessiture du grave féminin, mais est-ce suffisant pour restituer l'âme gémissante d'une voix de femme?

Dans le cas présent, les duos fonctionnèrent admirablement aussi longtemps que la musique se mouvait dans la douceur explorée. En revanche, dès que la dynamique s'envola, le décalage s'accrut, au détriment de la haute contre, exagérément volumineuse, ampoulée,

théâtrale là où la soprano restait souveraine, svelte, naturelle.

Ces sommets du lyrisme religieux se virent encadrées de deux œuvres instrumentales jouées à l'ancienne comme il se doit, aussi bien en ce qui concerne l'instrumentarium d'époque que les techniques interprétatives dont le chattement des timbres, l'insistance sur les frottements harmoniques, tant de durezses savourées avec délectation, la volubilité du théorbe, un sens irréprochable du rebond et de la répartition rythmiques sans oublier un clavecin passablement ferrailant dans une acoustique longue.

L'arpa festante fit tout honneur à son nom en choisissant, en guise d'ouverture, une œuvre certes très festive (Johann Bernhard Bach) mais dont l'académisme dansant nous laissa à mille lieues du Golgotha à escalader. Contre toute attente et dans le contexte du chemin de croix, le cousin du grand Jean Sébastien s'inclina sans discussion devant son contemporain Aufschneider, véritable découverte d'une grâce investie là où le premier ne fut que gracieux.